

Nekr

**R
19**



Nehr R.0019

Prof. De Meyer von K...
sein freundl. Einverständnis
Professur

LÉOPOLD DE RANKE

PAR

R. REUSS



LÉOPOLD DE RANKE

PAR

R. REUSS

LÉOPOLD DE RANKE

Tous les journaux d'Europe viennent d'apprendre à leurs lecteurs la mort de Léopold de Ranke, l'illustre historien berlinois, qui célébrait, il y a quelques mois à peine, son quatre-vingt-dixième anniversaire. C'est une royauté qui vient de s'éteindre dans le domaine de la science allemande, royauté fondée sur de longs et glorieux états de service, mais admirablement favorisée aussi par le temps. Tandis qu'il plongeait dans l'oubli tant d'autres contemporains, dont chacun fut célèbre à son heure, il grandissait sans cesse l'infatigable vieillard qui, peu de jours encore avant sa mort, donnait au public un nouveau volume et ne regardait pas sa tâche comme finie. Jamais historien français, ni Guizot, ni Michelet, ni Thiers, n'a joui dans son pays d'une suprématie comme celle que personne ne songeait à disputer à Ranke en Allemagne. Une carrière scientifique exceptionnellement longue avait fait de lui le Nestor des historiens allemands, mais un Nestor qui ne radota jamais. Les plus marquants des érudits et des écrivains spéciaux de notre temps, parmi ses compatriotes, les Waitz, les Jaffé, les Droysen, les Sybel, les Giesebrecht avaient été ses premiers élèves, et, fidèlement attachés à leur maître, ils faisaient partager leur admiration à leurs nombreux disciples. Les épigones renchérisaient encore à l'égard de celui que, dès leur début dans la carrière, et jusque sur les bancs de l'école, on leur avait appris à vénérer comme le grand pontife de l'historiographie allemande; pour beaucoup, il reste le modèle inimitable et le type

même de l'historien. Depuis un quart de siècle surtout, la critique a fait taire devant ses ouvrages nouveaux toute autre voix que celle d'une admiration respectueuse, et ses défauts eux-mêmes ont été parfois signalés comme des perfections. Ce n'est pas, à coup sûr, l'illustre écrivain lui-même qu'on peut rendre responsable d'une pareille idolâtrie. Il s'est plu de tout temps à rendre justice à ses rivaux et à ses émules, et, lorsqu'en 1867, il célébrait le cinquantième anniversaire de ses débuts comme professeur et comme écrivain, il choisissait le moment même de son triomphe pour renvoyer ses admirateurs et ses élèves à l'étude des grands historiens de la France, de l'Angleterre et de l'Italie. Il conseillait, avec une modestie touchante, d'acquérir dans leur commerce assidu certaines qualités de forme et de fond faisant encore défaut à trop de représentants de la science historique allemande. En plein rayonnement de sa gloire, il donnait de la sorte, à ceux qui l'entouraient ce jour-là, une leçon d'impartialité tout à la fois et d'exquise courtoisie que certains de ses auditeurs semblent avoir oubliée quelque peu depuis lors.

La *Revue historique* ne peut laisser disparaître une des plus hautes personnifications de la science à laquelle elle est spécialement consacrée, sans lui vouer au moins quelques pages de souvenir pour retracer sa vie, énumérer ses œuvres et porter, autant qu'il est possible de le faire en ce moment, un jugement d'ensemble sur la valeur de son œuvre.

Léopold Ranke naquit, le 21 décembre 1795, dans la petite ville de Wiehe en Thuringe, qui fait actuellement partie de la régence de Mersebourg, dans la Saxe prussienne. Il fit ses études scolaires à la célèbre abbaye sécularisée de Schulpforta, puis vint étudier l'histoire et la philologie à l'université de Leipzig, où le savant helléniste Gottfr. Hermann le poussa vers l'étude approfondie des historiens de l'antiquité. En 1817, il entra dans l'enseignement secondaire et venait occuper, l'année suivante, la chaire d'histoire au gymnase de Francfort-sur-l'Oder. Profitant des loisirs que lui laissait l'enseignement, le jeune professeur se jeta à corps perdu dans l'étude des historiens de la fin du xv^e siècle et de ceux du xvi^e, et de ces études poursuivies dans un isolement relatif et sans aucun des secours que trouvent de nos jours jusqu'aux débutants eux-mêmes, sortirent en 1824 ses deux premiers ouvrages, les « premiers plants d'une pépinière passablement fournie, » comme il le disait, avec une légitime satisfaction, cinquante années plus tard. L'un était un récit narratif intitulé : *Histoire des nations romanes et germaniques, de 4494 à 4535*. Le second, *Contributions à l'étude critique de quelques historiens modernes*, se rattachait au précédent, en étudiant

plus en détail les auteurs consultés dans son récit : Guichardin, Beaucaire, Marana, Sleidan, Paul Jove, etc., appréciant la valeur de leurs renseignements, comparant entre elles leurs sources, leurs tendances, établissant, en un mot, la base scientifique de l'histoire moderne à ses débuts, autant que pouvait le faire, en ces temps déjà loin de nous, un professeur de collège, abandonné dans une ville de province à ses propres ressources. Dans un style encore un peu embarrassé, qui se ressent parfois de la pompe des périodes grecques et latines imitées de trop près, le jeune historien montrait une compréhension remarquablement nette et pénétrante des conditions d'existence de l'Europe chrétienne à cette époque, et il en retraçait le tableau avec une précision sans sécheresse, avec un véritable instinct artistique.

Rien d'étonnant à ce qu'un début si remarquable ait frappé les autorités compétentes, que le ministre des cultes et de l'instruction publique se soit empressé d'appeler le jeune auteur comme professeur *extraordinaire* à l'université de Berlin, et lui ait facilité de toutes manières la continuation de ses études. C'est à Berlin que Ranke ressentit pour la première fois la douce émotion de se voir face à face avec des documents inédits, et qu'il découvrit dans une collection en quarante-huit volumes in-folio de la Bibliothèque royale le filon richissime qu'il exploita toute sa vie de préférence. Ces *Relations secrètes des ambassadeurs vénitiens*, faites au retour de leurs missions diplomatiques à travers l'Europe, qu'il put consulter à loisir, et dont il comprit l'un des premiers l'importance exceptionnelle comme témoignages historiques, lui permirent de donner un charme tout particulier au premier (et unique) volume des *Princes et peuples de l'Europe méridionale au XVI^e et au XVII^e s.*, publié en 1827 et republié cinquante ans plus tard sous ce titre modifié : *les Ottomans et la monarchie espagnole au XVI^e et au XVII^e siècle*. On ne se rend plus suffisamment compte, aujourd'hui que toutes les archives d'État sont ouvertes aux travailleurs sérieux, que celles du ministère des affaires étrangères et du Vatican sont elles-mêmes devenues accessibles, de l'effet que devait faire sur le public un ouvrage aussi nouveau par le fond et par la forme. Actuellement, l'on n'abuse pas seulement de l'inédit, l'on s'y noie, et le moindre mémoire d'une marchande de modes du siècle dernier partage les honneurs d'une impression de luxe avec les dépêches de l'ambassadeur d'une grande puissance. Mais alors, on n'en était guère à se douter de la réaction qui viendrait quelque jour, et les gouvernements fermaient avec un soin si jaloux les dépôts où l'on aurait pu puiser des renseignements inédits, même pour les époques

reculées, qu'un ouvrage comme celui de Ranke devait faire et fit tout l'effet d'une révélation scientifique à la fois et littéraire. Le style aussi avait progressé; il était devenu plus limpide et plus distingué, si je puis me servir d'une expression qui caractérise bien la forme des travaux classiques de l'historien de Berlin.

On ne saurait donc s'étonner qu'une faveur exceptionnelle alors (et qui d'ailleurs ne pouvait être mieux placée) permit au jeune professeur d'abandonner pendant quelques années sa chaire, et lui fournit les moyens d'aller visiter et compulsier des dossiers nouveaux dans ces pays de l'Europe méridionale dont il avait raconté si brillamment l'histoire. Pendant quatre ans, Ranke séjourna successivement à Venise, à Vienne, à Rome et à Florence, trouvant dans les archives, mais surtout aussi dans les bibliothèques plus largement ouvertes de la péninsule, des matériaux précieux sur lesquels il devait fonder ses ouvrages suivants. Un des fruits de son séjour à Vienne fut l'*Histoire de la révolution serbe*, publiée en 1829 d'après les récits personnels et les papiers du poète serbe Wuk Stepanowitch, qu'il avait appris à connaître dans la capitale de l'Autriche¹. Après avoir repris possession de sa chaire à Berlin, Ranke se livra tout d'abord, avec un redoublement d'activité, à ses occupations professionnelles. Les années qui suivirent virent réunis autour de lui, dans son *Séminaire historique*, une élite de travailleurs assidus et de brillants adeptes. C'est ce cénacle, dont presque tous les membres devaient marquer dans la science, qui entreprit, sous la direction du maître, la publication des *Annales de l'empire allemand sous les empereurs saxons*. En même temps, le mouvement général des esprits, né de la Révolution de 1830, amenait Ranke à créer, avec le concours de Savigny, un organe scientifique et littéraire plus à la portée du grand public, la *Revue historique et politique* qui parut, sous sa direction, de 1832 à 1836, et dans lequel il publia plusieurs études de valeur, reproduites plus tard dans ses *Oeuvres complètes*. Mais, tout en se livrant ainsi à des travaux divers, dont nul ne méconnaît l'importance, il mettait la dernière main à son grand ouvrage sur les *Papes romains, leur Église et leurs États au XVI^e et au XVII^e siècle*, dont le premier volume parut en 1834 et le dernier en 1837.

Par ce beau travail, inaugurant ce que nous appellerions volontiers ses œuvres *magistrales*, Ranke prenait place, d'une façon définitive,

1. C'est à cette époque que se rattache aussi l'étude sur Don Carlos, une des premières tentatives pour élucider cette histoire si obscure, publiée dans les *Wiener Jahrbücher*, en 1829.

parmi les grands historiens de l'Allemagne. Peut-être bien qu'à ce moment plusieurs lui préféraient encore, soit Jean de Müller, l'auteur de l'*Histoire des Suisses*, soit Frédéric Raumer, le narrateur, autrefois si vanté, du drame des *Hohenstaufen*, soit le froid et profond Niebuhr, mais l'opinion publique, celle des esprits cultivés s'entend (car Ranke ne fut jamais *populaire*), se prit, dès ce moment, pour lui d'une respectueuse estime qui ne cessa de grandir jusqu'au moment de sa mort. Mais, aussi, jamais jusqu'ici l'on n'avait vu sortir d'une plume protestante une appréciation si hautement impartiale de la situation politique et religieuse de l'époque des grandes crises du *xvi^e* et du *xvii^e* siècle, un tableau si brillant du rôle de l'Église catholique en ces temps de troubles et de luttes, une caractéristique aussi spirituelle et sagace de tous ces pontifes qui occupèrent alors le saint-siège de Léon X à Paul IV et Sixte-Quint. C'était là de la *grande histoire*, écrite par un homme épris de la vérité pour elle-même, habile connaisseur du cœur humain, et non moins habile à rendre en artiste les découvertes de l'érudit et les jugements du moraliste.

L'*Histoire des papes* était à peine achevée qu'on voyait paraître le premier volume d'un travail plus remarquable encore par la variété des recherches et l'étendue de ses récits; c'était l'*Histoire de l'Allemagne au siècle de la Réforme*, que Ranke mit au jour, de 1839 à 1847, en six volumes. Ce livre restera son chef-d'œuvre. Le coup d'œil de l'historien, sa sagacité à débrouiller les trames les plus obscures de l'histoire s'y montrent à chaque page; les tableaux de situations frappantes, les portraits des personnages marquants, tracés d'une plume désormais sûre d'elle-même et qui n'a plus de rivaux dans le domaine de la prose historique, abondent dans chaque volume. On croit s'apercevoir que l'amour de la terre natale réchauffe ici ce style d'ordinaire un peu froid, entraîne par moments cet auteur qui met une certaine coquetterie à rester toujours *objectif*, à ne s'émouvoir jamais.

L'*Histoire des papes* avait fait de Ranke le titulaire d'une des chaires d'histoire de Berlin; l'*Histoire de l'Allemagne* lui valut sa nomination comme historiographe de la maison royale de Prusse en 1841. Ce fut sans doute la reconnaissance qui le poussa à composer, quand une fois son grand ouvrage eut été terminé, l'un de ses livres les moins intéressants, les *Neuf livres de l'histoire prussienne*¹, qui ne pouvait sans doute montrer la même variété de touches que

1. Devenus plus tard, dans l'édition définitive de ses œuvres, *Douze livres de l'histoire prussienne*.

ses précédents ouvrages, mais qui nous semble également inférieur, pour la forme, à ses écrits antérieurs. Il parut, d'ailleurs, à une époque (1848-1849) peu propice à l'étude calme du passé, et devant un public moins disposé encore à l'admiration pour la politique prussienne, alors au plus bas de son influence, et préluant déjà par de tristes reculades aux affronts de Bronzell et d'Olmütz. Sur ce point, le grand ouvrage de M. Droysen, l'*Histoire de la politique prussienne*, a repris le thème de Ranke avec une richesse d'aperçus et une ampleur de développements incontestablement supérieures à l'ouvrage du maître. Ranke semble d'ailleurs s'en être rendu compte lui-même, car nous le voyons revenir immédiatement à des sujets plus attrayants pour lui, et rentrant davantage dans le domaine où il règne sans partage. L'*Histoire de France, principalement au XVI^e et au XVII^e siècle*, paraît de 1852 à 1864, en cinq volumes. Ce vaste tableau de l'expansion au dehors et du développement intérieur de la monarchie des Valois et des Bourbons, de ses luttes pour la suprématie en Europe, si précis dans ses détails innombrables, mais si remarquable aussi par l'élévation des jugements et l'art de généraliser les tendances d'une époque, montra l'historien toujours égal à lui-même, toujours en pleine possession de ce don merveilleux de caractériser en quelques pages, parfois en quelques lignes, les monarques, les hommes d'État et le fond de leurs conceptions politiques.

L'*Histoire de France* ne touchait pas encore à sa fin que déjà l'auteur abordait la même époque sur un point nouveau, en mettant au jour, en 1859, le premier des neuf volumes de son *Histoire d'Angleterre, principalement au XVII^e siècle*; ils se succédèrent jusqu'en 1874. Il terminait ainsi ce grand cycle historique, par lequel il avait embrassé tour à tour l'histoire de l'Espagne et de l'Italie, de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre, scrutant les origines des grandes puissances de l'Europe moderne, étudiant les actions et les réactions alternatives de ces grands corps politiques, et discutant leur influence réciproque au milieu des grandes crises religieuses où se débattit l'Europe du xvi^e et du xvii^e siècle. Sans doute, l'âge alourdissait déjà par moments la plume de l'illustre écrivain. Le sujet aussi, pour des raisons que nous dirons tout à l'heure, convenait moins à la nature de son génie. Mais, dans son ensemble, l'*Histoire d'Angleterre* reste digne de ses aînées et comptera toujours, elle aussi, parmi les chefs-d'œuvre de la littérature historique allemande.

A ce moment où Ranke avait dépassé déjà sa soixante-dixième année, il aurait eu le droit d'aspirer au repos. Ce fut au contraire le

point de départ d'une nouvelle série d'écrits qui n'ont pas, il est vrai, fixé l'attention publique, même de loin, dans la mesure de ses précédents chefs-d'œuvre, qui trahissent une certaine lassitude, surtout dans leur facture littéraire, mais sont riches en renseignements inédits et forcent notre admiration par l'infatigable activité que leur nombre seul nous révèle. Il semblerait que l'historien ait tenu à nous donner (sans suivre dans ses publications un ordre chronologique rigoureux) comme une esquisse de l'histoire générale de l'Allemagne, surtout de ses relations extérieures et de son développement constitutionnel, faisant suite à sa grande histoire du xvi^e siècle. C'est à ce désir que sont dues les *Contributions à l'histoire d'Allemagne depuis la paix de religion jusqu'à la guerre de Trente ans*, publiées en 1868; l'*Histoire de Wallenstein* (1869); les *Contributions à l'histoire de l'Autriche et de la Prusse depuis la paix d'Aix-la-Chapelle jusqu'à celle d'Hubertsbourg* (1875); les *États allemands et la ligue des princes, histoire d'Allemagne de 1780 à 1790* (1872); l'*Origine et les débuts des guerres de la Révolution, 1794-1792* (1875); l'introduction aux Mémoires de M. de Hardenberg, grand chancelier prussien, publiée séparément en trois volumes sous le titre de *Hardenberg et l'histoire de Prusse, de 1793 à 1813* (1876-1877). Enfin, l'on peut rattacher encore à cette série de publications la *Correspondance choisie de Frédéric-Guillaume IV avec M. de Bunsen*, que Ranke fut chargé de mettre au jour en 1873.

Nous disions tout à l'heure que le grand public n'avait plus témoigné d'un intérêt aussi soutenu pour ces publications nouvelles, soit que le talent du maître eût fléchi, soit que sa *manière* particulière s'y accentuât davantage, soit enfin que, parmi ses élèves, plusieurs eussent si bien profité de ses leçons qu'ils avaient réussi à détourner sur leurs ouvrages, traitant de matières analogues, une partie de l'attention qu'on consacrait autrefois plus exclusivement à leur maître. Quand on songe que ces élèves s'appelaient Louis Haeusser, Henri de Sybel, Adolphe Schmidt, on ne saurait s'étonner outre mesure de ce partage dans les sympathies du public. Mais ces derniers ouvrages de Ranke eux-mêmes devront toujours attirer l'attention des érudits, car les archives allemandes n'avaient plus de secrets pour l'historiographe des Hohenzollern, et l'âge n'avait en rien diminué cette faculté d'intuition merveilleuse qui lui permettait de suivre et de juger les coups les plus compliqués de la diplomatie sur l'échiquier européen.

Allait-il se reposer, du moins, après avoir mené à bonne fin cette seconde série de volumes, témoins irrécusables d'une verveur bien rare à l'entrée de la quatre-vingtième année? Ceux-là même qui

connaissaient le mieux son ardeur au travail n'apprirent pas sans stupéfaction que l'illustre octogénaire abordait une entreprise nouvelle devant laquelle aurait reculé plus d'un savant à la force de l'âge, et prétendait couronner sa carrière littéraire par la publication d'une *Histoire universelle*. Le premier volume en parut en 1880, et, depuis, il ne s'est guère passé d'année sans que l'Allemagne, suivant avec une admiration reconnaissante l'infatigable vieillard, n'ait salué de ses louanges quelque suite nouvelle d'une œuvre qu'elle acclamait comme un pur chef-d'œuvre. La mort est venue brusquement interrompre ce récit magistral en plein moyen âge, et personne, sans doute, n'aura la présomption de continuer la grande synthèse historique commencée par le maître. Ce n'est pas d'ailleurs une *Histoire universelle* dans le sens usuel de ce mot, un de ces manuels indispensables au travailleur qui veut se remémorer rapidement les faits et les noms marquants d'une époque, et qui méritent toute sa reconnaissance quand ils sont compilés avec scrupule et intelligence. Les volumes de Ranke effraieraient plus qu'ils ne guideraient un débutant en histoire, et ne feraient point l'affaire non plus d'un homme pressé de trouver au plus vite quelque indication chronologique très précise. Pour les apprécier et les comprendre, il faut déjà connaître, et bien connaître l'histoire. Mais alors, quel plaisir à suivre le grand historien dans ses appréciations sur les hommes et les choses du passé! Que de hautes pensées, que de traits lumineux répandus dans ces *causeries* d'un esprit supérieur, calme et serein de nature, rasséréiné encore par le sentiment d'une fin prochaine, avec un public d'élite! Sous ce rapport, l'*Histoire universelle* est peut-être le plus personnel des livres de Ranke, celui dans lequel il nous livre le mieux sa philosophie de l'histoire, sans compter qu'on éprouve un charme tout particulier à le suivre dans ces périodes reculées et lointaines de l'histoire, où jamais, jusqu'à ce jour, on ne l'avait eu pour maître et pour guide, et d'écouter le peintre de Charles-Quint, de Richelieu, de Gustave-Adolphe et de Cromwell nous raconter les destinées des empires de l'Asie, l'épanouissement de la civilisation grecque, la création de la puissance romaine, l'avènement du christianisme, les origines du saint-empire romain germanique. Assurément, il n'a point extrait lui-même les matériaux innombrables, à l'aide desquels fut construit ce dernier monument, malheureusement inachevé, de son beau génie. D'autres, en grand nombre, ont été les ouvriers et les manœuvres, mais le grand artiste a si bien su mettre en œuvre ces pierres de taille amoncelées par la collaboration de tant de peuples et de siècles divers qu'on oublie presque, en contemplant son ouvrage, tout ce qu'il doit aux autres, et qu'on est tenté de pro-

clamer cette compilation magistrale¹ comme le plus original des écrits de l'illustre historien.

Assurément, là comme ailleurs, à côté de mérites éclatants, il y a des parties plus faibles et les défauts mêmes des qualités du maître. Quelque puissant qu'ait été son génie, il ne lui a point permis d'embrasser d'un regard également sûr toutes les époques de l'histoire et toutes les manifestations politiques et sociales d'un même temps. On aura remarqué déjà que presque tous les sujets historiques traités par Ranke se renferment dans le cours de deux siècles, les deux premiers de l'histoire moderne. Ce n'est point, à coup sûr, un pur effet du hasard, et le fait d'avoir débuté par un épisode tiré de cette époque ne pouvait que l'engager à y revenir sans cesse. C'est plutôt que le tempérament de l'auteur, assez libéral sur le terrain religieux, mais très conservateur en politique², le rendait essentiellement propre à comprendre et à dépeindre cette époque, intermédiaire entre le moyen âge et les siècles révolutionnaires, qui embrasse la Renaissance et la Réforme et leurs conséquences immédiates. Équitable et modéré dans ses jugements, même vis-à-vis des personnages les plus antipathiques à sa manière de voir, admirable dans la peinture des caractères et dans celle d'une situation politique et de ses suites nécessaires, Ranke se sent surtout à l'aise quand il peut dérouler devant ses lecteurs la trame de ces longues négociations diplomatiques secrètes qui formèrent alors, plus qu'à toute autre époque peut-être, le fond même de l'histoire, puisque des gouvernements monarchiques, vainqueurs de l'aristocratie féodale, indépendants de

1. Nous employons le mot de *compilation* relativement aux faits racontés par l'historien. Il est bien évident que l'illustre octogénaire ne s'est astreint ni à reviser la lecture des hiéroglyphes, ni celle des inscriptions cunéiformes, qu'il a pris chez autrui, comme il en avait le droit, les résultats les plus récents de l'épigraphie grecque et romaine, pour établir la trame de son récit. Mais ce ne sont pas tant les faits qui l'intéressent que la marche et le développement des idées, l'influence réciproque des nations l'une sur l'autre à travers les siècles de l'histoire, et, sur ce terrain, nous rencontrons presque à chaque page des aperçus nouveaux. Nous appellerions son ouvrage une *philosophie de l'histoire*, comme autrefois les *Idées sur l'histoire de l'humanité*, de Herder, si Ranke ne refusait catégoriquement à l'historien le droit et la possibilité de dire à l'humanité d'où elle vient et où elle va, se contentant, comme seule tâche possible, d'établir « ce qu'elle a véritablement été. »

2. Nous employons ce mot dans le sens le plus large, car, à vrai dire, Ranke n'a jamais figuré dans la politique active et militante, comme la plupart des historiens marquants parmi ses compatriotes, les Dahlmann, les Waitz, les Droysen, les Mommsen, les Gneist, etc. S'il a été appelé au Conseil d'État prussien, on n'a jamais appris qu'il ait tenté d'y jouer un rôle politique quelconque.

nos parlements modernes, pouvaient seuls s'y consacrer avec cet esprit de suite qui crée et refait les nations et dont l'absence leur est mortelle. Une monarchie populaire, mais limitée par sa seule sagesse, employant toutes les forces vives de la nation à poursuivre l'établissement de sa propre suprématie dans le monde, tel semble avoir été de tout temps l'idéal du grand écrivain, et l'on comprend qu'avec une disposition d'esprit pareille, il n'ait pas su rester juste pour certaines tendances du monde politique et social moderne. A force de démêler de main de maître les complications les plus ténébreuses de la diplomatie d'Espagne ou d'Italie, on dirait que l'auteur a perdu quelque peu le coup d'œil assuré sur tous les faits et gestes qui se passent au grand jour, pour le tumulte du Forum et la vie même du peuple. On croirait que, diplomate lui-même, il ne se sent véritablement à l'aise dans ses ouvrages qu'avec les princes et les seigneurs. Plus il a écrit, avançant en âge, plus sa *manière* s'est accentuée dans ce sens. Dans son *Histoire de l'Allemagne* déjà, les événements roturiers (si je puis m'exprimer ainsi) étaient, non pas précisément négligés, mais traités avec moins de sympathie. Ainsi la guerre des Paysans, qui, sous la menace des événements contemporains et futurs, nous paraît aujourd'hui l'un des épisodes les plus marquants du règne de Charles-Quint, est racontée d'une façon bien écourtée quand on met en regard les innombrables chapitres où Ranke relate toutes les négociations, au fond si stériles et bouleversées à chaque moment, des princes protestants et de l'empereur. Le même fait peut se vérifier, d'une façon plus frappante encore, dans sa volumineuse *Histoire d'Angleterre*. Il est devenu de mode en Allemagne de la comparer avec celle de Macaulay, et toujours naturellement au détriment de ce dernier écrivain. Il est certain que le célèbre historien *whig* a trop souvent fait pencher la balance en faveur de son parti, qu'il est bien des pages où son impartialité n'est point entière. Mais Ranke n'est-il point, sans qu'il s'en rende compte, influencé dans une direction contraire? Il m'est impossible de ne pas trouver qu'en somme l'écrivain anglais a mieux su rendre la physionomie générale de cette grande lutte entre le peuple et la royauté, qui remplit l'histoire de son pays au xvii^e siècle. Mais la discussion de ces principes politiques, qui plus tard devront triompher sur le continent lui-même, la vue seule de ces luttes parlementaires acharnées, le tumulte des camps et de la place publique, a je ne sais quoi qui paralyse le pinceau de Ranke. Il y a là comme un sentiment d'hostilité intime, peut-être inconsciente, contre les situations politiques de cette nature, et l'on se rend compte jusqu'à quel point ses instincts con-

servateurs sont froissés quand on le voit faire un martyr de Charles I^{er}, l'un des princes les plus faibles et les plus fourbes dont l'histoire fasse mention.

On pense bien qu'une manière de voir semblable a dû visiblement influencer sur tous ses nombreux écrits relatifs à la période de la Révolution. Il serait injuste d'accuser Ranke d'un parti pris délibéré dans ses jugements sur les hommes et les choses de ce temps, mais il est certain que l'indifférence pour le fait capital de cette époque, pour le grand mouvement des idées, est poussée jusqu'à ses dernières limites. On dirait parfois que, là aussi, il n'y a eu qu'une continuation des vieilles intrigues diplomatiques, dont il faut se garder assurément de nier la persistance, mais à côté desquelles surgissent bien des facteurs nouveaux. C'est en cela surtout que Ranke se rattache à ses origines. Quand il entra dans la carrière, l'histoire des civilisations naissait à peine, et personne ne soupçonnait encore tout le développement qu'elle prendrait quelque jour et la prétention, que ses représentants affichent aujourd'hui, d'être la seule *histoire* véritable. L'histoire des peuples ne formait non plus qu'un fond de grisaille, sur lequel se détachaient seuls les princes et les rois, auxquels on attribuait toute la gloire d'une époque dont ils n'ont été que les plus brillants produits. Les petits et les humbles, les masses souffrantes, n'ont point encore conquis leur droit d'entrée sur ce théâtre, et, jusqu'au bout de sa carrière, Ranke n'a pu se décider à leur accorder leur place légitime au soleil. Je ne sais plus quel critique faisait remarquer naguère que, dans un des derniers volumes de l'*Histoire universelle*, l'illustre écrivain consacrait dix lignes à fixer la date du jour où Valens monta sur le trône, mais quelques mots seulement aux causes économiques et sociales de la ruine absolue de l'empire romain vers cette époque. Cette observation de détail, on pourrait la généraliser ; c'est le trop peu d'importance attaché par Ranke à ce côté de l'histoire qui constituera, pour les générations prochaines, la lacune la plus frappante de ses écrits.

Ils ont d'autres défauts encore. L'auteur a dû sa célébrité tout d'abord à l'attrait de tant d'informations nouvelles, puisées à des sources inconnues avant lui. Il a continué tout naturellement à travailler dans ce sens ; c'est le devoir de tout historien que les circonstances mettent en position de le faire. Mais peu à peu l'historien s'est pris, dirait-on, d'une espèce de dégoût pour tout ce qui était établi avant lui. Il semble fuir à dessein le récit des scènes les plus dramatiques des époques qu'il décrit, pour peu que le détail en soit déjà connu, comme s'il dédaignait de passer là où d'autres ont passé

avant lui. Cette tendance, que nous retrouvons chez d'autres historiens célèbres¹, a le grave inconvénient de modifier les proportions réelles des événements qui se passent sous nos yeux ; elle désoriente les lecteurs ordinaires, qui s'imaginent connaître la question tout entière, quand on ne leur en a montré qu'une des faces. Elle est admissible sans doute, du moment que l'auteur annonce ne vouloir traiter que certains points spéciaux ; c'est ce que Ranke a fait, à vrai dire, par le titre même de plusieurs de ses ouvrages.

Il faut mentionner enfin un dernier point, dont l'importance pratique ne laisse pas d'être considérable. Toujours en quête d'études nouvelles, impatient des exigences minutieuses de l'érudition contemporaine, Ranke avait depuis longtemps renoncé à revoir en détail les éditions successives de ses ouvrages. Il les considérait sans doute, — et dans un sens il avait raison, — comme des œuvres d'art dont il ne voulait point détruire les proportions primitives. Rien ne prouve mieux le respect universel dont il jouissait dans le monde de la science que le silence observé sur ce point par la critique, alors que, de la part de tout autre, pareils procédés eussent soulevé les plus vives clameurs. Il a parfois ajouté quelques notes rectificatives, fort rares, pour faire plaisir à tel disciple favori, dont il immortalisait ainsi les recherches ; il n'a jamais révisé, d'une manière approfondie, surtout depuis trente ans, aucun texte une fois sorti de sa plume. Évidemment, c'est là un procédé qui n'est pas à la portée de tout le monde, et que celui-là seul peut employer impunément qui, de son vivant même, se sent devenir l'un des classiques de son pays. Au bout d'un certain temps, — aujourd'hui même déjà pour certains chapitres, — on ne pourra donc plus consulter les ouvrages de Ranke pour y trouver le dernier mot de la science sur telle question de détail. Mais, au fond, comme pour toute œuvre humaine, le même sort serait venu les frapper un peu plus tard, et l'attitude singulière de Ranke, qui devait froisser à bon droit nombre de travailleurs méritants, dont les recherches ne semblaient pas exister pour lui, sera bientôt oubliée par tous ceux qui ne le liront qu'après sa mort.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que du fond même de l'œuvre de Ranke. Pour la forme, c'est, nous venons de le dire, un classique. On a tiré de ses œuvres des recueils de portraits et de pensées (*Châ-*

1. Nous songeons tout particulièrement à Michelet, dont les derniers volumes sont écrits de manière à ne donner aucune idée claire de l'histoire de France, au XVIII^e siècle, p. ex., à qui ne la connaîtrait déjà, mais qui devient d'une lecture si curieuse pour quiconque ne les considère que comme des broderies sur un thème connu.

rakterbilder, *Lichtstrahlen*, etc.) qui sont entre les mains de tous ceux qu'effraierait ce formidable ensemble de cinquante volumes, et qu'on lit dans les gymnases. C'est qu'en effet Ranke manie la langue allemande avec une admirable pureté, et qu'il a su écrire à un moment où Goethe vieillissant et l'école romantique en vogue avaient réussi presque à détruire de nouveau la belle prose classique de Lessing et du jeune auteur du *Werther*. Pour apprécier cette élégance, cette distinction de ton légèrement hautaine, il faut comparer Ranke à ses confrères et contemporains de 1820, un Luden, un Schlosser, un Raumer et tant d'autres, savants de mérite, fort admirés de leur temps, mais dans lesquels personne aujourd'hui n'ira plus chercher des modèles de style. Sous ce rapport cependant, comme sous celui du fond, il convient de placer, en critique impartial, une restriction nécessaire. Ce langage, si correct et si pur, si pondéré dans son inaltérable sérénité, finit, à certains moments, par agacer le lecteur. Aucune vivacité de tempérament ne vient en rompre l'harmonieuse monotonie. Il n'y a pas assez de sang et de vie dans ce style. C'est en sortant de la lecture d'un volume de Ranke que vous apprécierez à leur valeur les pages admirables de Michelet sur Jeanne d'Arc ou sur la révocation de l'édit de Nantes, le tableau si palpitant du grand procès des évêques dans l'histoire de Macaulay et jusqu'aux injustes sévérités de M. Mommsen pour tel adversaire de César ou de Rome. Au moins, là, le lecteur sent la passion, plus ou moins sévèrement contenue par l'impartialité du savant, sourdre et monter dans l'âme du narrateur et réchauffer son style. L'on a beau dire, pour faire revivre vraiment devant nos yeux une époque quelconque du passé, il faut d'abord en avoir ressenti, pour ainsi dire, en soi-même les amours et les haines, les sympathies et les préjugés contraires, sauf à reprendre, en dernière analyse, le rôle du rapporteur impartial. On ne ressuscitera jamais que ce qu'on a vécu. Aussi, jusque dans ces admirables portraits, semés à profusion dans les ouvrages de Ranke, regrettons-nous l'absence d'une touche finale, quelque chose comme un soupçon de couleur venant relever la vivacité du trait et la netteté parfaite des contours. Ce sont des dessins tracés par le crayon d'un grand maître, ce ne sont pas des tableaux.

Mais, maintenant que nous avons essayé d'expliquer, par le détail, la nature de l'œuvre du grand historien, le fort et le faible de son génie, il nous resterait encore à trouver la formule générale par laquelle une certaine école de critique moderne prétend résumer l'activité de chaque personnalité marquante en refoulant dans l'ombre tout ce qui ne touche pas à la *faculté maîtresse*. Nulle part cette

façon d'opérer ne donnerait de résultats plus trompeurs que dans le cas qui nous occupe. Ce qui constitue l'originalité de Ranke, ce n'est pas une qualité prédominante, exclusive, occupant l'homme tout entier, c'est un ensemble de capacités non pas contradictoires, mais divergentes, dont le concours inattendu fait précisément de lui l'un des maîtres de notre temps. Tout d'abord, il fut un *initiateur*, c'est-à-dire qu'il orienta l'étude de l'histoire dans une direction nouvelle. Il l'arracha de l'ornière où se traînaient lourdement les disciples médiocres des brillants généralisateurs du xviii^e siècle, plus préoccupés de leurs théories philosophiques *à priori* que de l'exactitude des faits qu'ils daignaient citer à l'appui de leurs thèses. Il fit entrevoir à quelques-uns d'abord, puis il fit comprendre à tous quelle source inépuisable de renseignements précieux gisait au fond de ces archives poudreuses, de ces bibliothèques négligées, où s'ensevelissaient les dépouilles des générations passées. Assurément, il n'inventa pas l'inédit, il ne fut pas le premier qui pénétra dans un dépôt public pour en feuilleter et pour en publier les documents les plus curieux. Il y eut d'illustres érudits longtemps avant le professeur de Berlin, mais l'érudition n'est qu'une branche (non la moins importante assurément) de la science historique et, trop souvent, elle finit par rendre impropre au métier d'historien. Ce qui fait sur ce point le mérite de Ranke, ce n'est pas tant, par exemple, d'avoir trouvé le premier ces dépêches vénitiennes exploitées depuis à l'envi par les savants de tous les pays, c'est d'avoir montré d'une façon si supérieure comment il fallait s'en servir.

Il a rompu, de plus, avec une autre tradition séculaire qui survit, il est vrai, parmi nous, mais dont les partisans n'osent plus, du moins, afficher ouvertement leurs tendances. Dès ses premiers écrits, il a déclaré que l'historien n'avait point pour mission de défendre telle conception religieuse ou politique, de plaider telle cause ou telle autre, de fonctionner ici-bas comme un chargé d'affaires de la justice divine. Rechercher avec une scrupuleuse attention le détail des affaires humaines, en étudier l'enchaînement et les causes prochaines lui semblait une tâche suffisamment difficile pour ne pas la compliquer à plaisir et même la rendre impossible, en transformant le juge d'instruction en un avocat plaidant soit au nom de l'Église ou de l'État, soit en faveur des monarchies absolues ou des démocraties républicaines. Pour être plus sûr d'embrasser avec l'autorité nécessaire le terrain de ses recherches historiques, il en a volontairement rétréci le cadre. Là encore, contrairement aux tendances du siècle passé, il écarte comme insoluble le problème des origines de l'espèce

humaine¹ ; il se refuse à spéculer sur le cours probable du développement de notre race, estimant que la science historique est une science exacte, comme toute vraie science, et qu'elle doit laisser à d'autres, moins occupés, le soin de bâtir des hypothèses qu'un avenir prochain renversera peut-être.

Un troisième principe qu'il a proclamé dès le début, qu'il a mis en pratique avec une supériorité reconnue de tous, c'est celui qu'un livre d'histoire ne doit pas être seulement un recueil de faits plus ou moins inédits, racontés d'une façon plus ou moins véridique, mais que, pour être digne de ce nom, il faut qu'il soit une œuvre littéraire. A ce point de vue, c'est à ses compatriotes surtout qu'il a servi d'initiateur et de modèle, car, plus que toutes les autres nations civilisées de l'Europe, l'Allemagne avait montré jusqu'alors quelque dédain pour l'application de l'art de bien dire aux travaux de l'érudition.

On me dira peut-être que ces règles sont vieilles comme le monde, que déjà les anciens professaient en partie les mêmes principes et que la liste est longue de tous ceux qui, bien avant Ranke, furent amateurs d'érudition, narrateurs consciencieux, politiques perspicaces et littérateurs de mérite. Rien de plus vrai ; mais l'Amérique aussi existait depuis des siècles avant d'être découverte par Colomb. Ce n'est pas le fait d'avoir formulé ces vérités plus ou moins banales, c'est celui de les avoir réalisées dans ses œuvres qui fait du savant de Berlin l'un des premiers noms de la science contemporaine. Il n'a pas été plus érudit que beaucoup d'autres, et le sincère amour de la vérité historique se retrouve chez bon nombre de ses émules. Qui ne trouverait aussi, soit en France, soit en Angleterre, des écrivains dont la magie du style éclipse par moments celui de Ranke lui-même ? Mais ce qu'il serait plus difficile de trouver, ce serait l'homme réunissant à un degré supérieur ces qualités si diverses : le flair et la patience dans des recherches érudites, le calme impartial dans l'investigation des faits, la sagacité du moraliste dans la discussion des mobiles et l'analyse des caractères, l'art enfin de parler des temps et des personnages les plus divers en un langage toujours approprié au sujet, toujours élevé, éveillant toujours chez le lecteur, en dehors de l'intérêt historique, une véritable jouissance littéraire. Quant à classer maintenant le nom de Ranke à son rang bien exact et bien précis, parmi les grands historiens de ce siècle, cela ne saurait être ici notre tâche. Heureuse-

1. Nul ne pouvait deviner, il y a plus d'un demi-siècle, le développement remarquable des études préhistoriques, dont tant de conjectures sont d'ailleurs restées, jusqu'à ce jour, des conjectures.

ment qu'on n'entre pas au Panthéon de l'histoire avec un numéro de classement, comme dans une école du gouvernement quelconque, et celui-là me semblerait bien téméraire qui voudrait assumer la responsabilité d'en distribuer à sa guise à des candidats pareils. Comment empêcher d'ailleurs que les préférences nationales ou le goût individuel ne fissent pencher la balance tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en dépit de l'impartialité la plus sincère? Tout ce qu'on peut dire ici, sans blesser personne, c'est que Ranke marche de pair avec les plus illustres et qu'il restera pour beaucoup la personnification la plus complète, la plus harmonieusement pondérée du type irréalisable du parfait historien.

Nous n'avons guère parlé jusqu'ici que des ouvrages de Ranke. C'est qu'en effet sa vie presque tout entière, restée en dehors des compétitions mondaines, tient dans l'enceinte académique et se résume par la liste de ses ouvrages. Avec le temps, ses occupations professionnelles elles-mêmes passèrent à l'arrière-plan, puis il les quitta d'une façon définitive, pour se confiner dans ce modeste cabinet de travail où tant de générations successives de savants, tant de princes et de souverains eux-mêmes sont venus lui rendre hommage. Ranke n'a jamais été un professeur célèbre dans l'acception française de ce mot, un maître éloquent comme Guizot, Saint-Marc-Girardin ou M. Fustel de Coulanges. Son extérieur déjà et sa faiblesse physique s'y seraient opposés. Très petit de taille, légèrement contrefait, Ranke ne disposait que d'un faible filet de voix, fréquemment arrêté par une espèce de contraction nerveuse. Quand nous suivions son cours, en 1862, le professeur parlait sans grande animation, d'un organe qui ne portait pas au delà des tout premiers bancs de son auditoire, d'ailleurs assez peu nombreux. Sans doute qu'après quarante ans de professorat, il ne se sentait plus lui-même qu'une vocation médiocre pour ce genre d'exercice et n'éprouvait aucun plaisir à se trouver en face d'un public si juvénile et si mélangé, peu capable encore d'apprécier les qualités tout aristocratiques du maître. Pour deviner ce qu'il avait pu être au temps de ses grands succès académiques, il fallait assister à l'une des séances de son séminaire, qui se tenait dans une des salles de l'Université, mais en tombant, bien entendu, sur un de ses bons jours. D'ordinaire, là aussi, c'était un enseignement peu vivant et conduit presque toujours en monologue de sa part, sans qu'il eût l'air toutefois de prendre un bien vif intérêt à ce qu'il nous disait. Mais, parfois, il arrivait d'un pas plus allègre, tirait de sa poche quelque travail historique récent et en prenait texte pour discuter, dans une improvisation des plus animées, les questions de méthode

et de critique qui s'y pouvaient rattacher. Alors sa physionomie ridée s'animait d'une flamme singulière, il gesticulait comme un jeune homme, il plaisantait même, et ceux d'entre ses élèves qui étaient suffisamment attentifs et instruits pour profiter de ces oracles de l'illustre écrivain, se trouvaient amplement dédommagés de mainte séance plus maussade, où Ranke n'était pas le seul à s'ennuyer, je le crains. Mais quelle autre vie devait régner dans ce séminaire, aux alentours de 1830, alors que le jeune professeur, entouré de Waitz, Sybel, Dümmler, Giesebrecht, Kœpke, Doenniges et autres, discutait avec ces élèves d'élite les *Jahrbücher* des empereurs saxons !

Il y a bientôt vingt ans, si je ne me trompe, que Ranke avait cessé de faire des cours ; la génération présente ne l'a donc plus connu que comme écrivain. Entouré de l'admiration publique, nommé conseiller intime avec le rang d'Excellence, après avoir été anobli en 1866, puis encore chancelier de l'Ordre pour le Mérite, l'illustre nonagénaire semblait devoir prolonger encore le cours d'une existence si singulièrement féconde, quand une chute malheureuse ébranla sa santé depuis longtemps déjà délicate. Après une courte agonie, il s'est éteint dans la journée du 23 mai 1886. Le gouvernement prussien et la population de la capitale de l'empire allemand lui ont fait de splendides funérailles ; il les méritait comme une des plus hautes illustrations de la science dans son pays. Mais, en dehors même de sa patrie, il convient de marquer d'une parole d'admiration respectueuse le départ de celui qui fut le plus grand des historiens de l'Allemagne dans tout le cours de ce siècle, si riche en érudits et en écrivains de mérite. Ce n'est pas seulement une individualité puissante qui disparaît, c'est une période tout entière de la science historique qui va s'effaçant avec lui et qu'on ne verra certes pas renaître de sitôt. Nous n'avons pas caché les défauts de l'illustre écrivain qui vient de mourir, mais ils furent, en définitif, bien véniels, car il a toujours compris et proclamé que le premier devoir de l'historien, c'était le culte exclusif de l'impartiale vérité, la recherche infatigable et pénétrante du passé véritable des nations, et, dans la mesure des forces humaines, il ne s'est jamais laissé influencer sciemment par les passions religieuses ou nationales et les antipathies personnelles. Ses premiers, ses vrais disciples, se sont inspirés de ses paroles et, ce qui mieux est, de son exemple. Eux aussi commencent à disparaître ou sont depuis longtemps partis, et cette atmosphère sereine, dans laquelle vivait le maître et qui lui permettait d'embrasser d'un regard calme et ferme à la fois la destinée des peuples et leurs conflits successifs, s'épaissit chaque jour, sous l'influence des haines politiques,

des luttes religieuses, d'un chauvinisme croissant, si souvent reproché jadis, et jusqu'à cette heure, aux vaincus. Sur ce terrain, comme sur bien d'autres, nous assistons à un recul de l'esprit scientifique. La technique du métier se perfectionne, la routine devient de plus en plus sûre, le nombre des adeptes augmente, mais l'esprit vivifiant la matière commence à faire étrangement défaut. Quand on contemple cette concurrence de plus en plus effrénée dans le domaine de la science historique, le pédantisme aride engendré tout naturellement par une érudition chaque jour plus vétilleuse, les basses jalousies et les rancunes mal cachées sous le masque d'une critique sévère, la hâte maladroite avec laquelle les gens du métier, incessamment produits par vingt séminaires académiques, se poussent au grand jour de la publicité, l'on ne peut qu'en mal augurer pour l'avenir de la véritable science historique en Allemagne. Que de beaux talents ont été détériorés déjà et gâchés sous l'influence de ces causes diverses ! Combien ont renoncé aux joies austères de la science véritable pour les triomphes faciles, au service des engouements du jour ou des passions d'un parti ! Et, sans être prophète, on peut bien prédire qu'il en sera pour longtemps encore ainsi dans l'état actuel de l'Allemagne contemporaine. Mais aussi, Ranke mort, nul n'oserait prétendre à sa place aujourd'hui. Nul surtout d'entre les vivants et les historiens futurs ne peut se flatter d'en occuper un jour de pareille, nous ne disons pas dans les souvenirs de l'Allemagne reconnaissante (qui deviendra peut-être moins difficile), mais dans les annales de la science universelle¹.

1. Il sera peut-être agréable à quelques-uns des lecteurs de la *Revue* de trouver ici la nomenclature des ouvrages de Ranke, autant du moins qu'ils ont paru dans ses *Œuvres complètes*, éditées par la maison Duncker et Humblot, de Leipzig, à partir de 1867. Nous en joignons le relevé sommaire à notre notice :

T. I-VI : Histoire de l'Allemagne au siècle de la Réforme.

T. VII : Contributions à l'histoire d'Allemagne, depuis la paix de Religion jusqu'à la guerre de Trente ans.

T. VIII-XIII : Histoire de France, principalement au xvi^e et au xvii^e siècle. (Le dernier de ces volumes est rempli tout entier par la correspondance de la duchesse d'Orléans, Elisabeth-Charlotte, avec sa cousine, l'Électrice Sophie de Hanovre.)

T. XIV-XXII : Histoire d'Angleterre, principalement au xvii^e siècle.

T. XXIII : Histoire de Wallenstein.

T. XXIV : Essais et mémoires, première série. (Ils se rapportent principalement à l'histoire de Prusse.)

T. XXV-XXIX : Douze livres d'histoire prussienne.

T. XXX : Contributions à l'histoire de Prusse et d'Autriche entre les traités de paix d'Aix-la-Chapelle et d'Hubertsbourg.

- T. XXXI-XXXII : Les États de l'Allemagne et la Ligue des princes, histoire de l'Allemagne de 1780 à 1790.
- T. XXXIII-XXXIV : Histoire des nations romanes et germaniques, de 1494 à 1514. — Observations critiques sur quelques historiens modernes.
- T. XXXV-XXXVI : Les Ottomans et la monarchie espagnole au xvi^e et au xvii^e siècle.
- T. XXXVII-XXXIX : Les pontifes romains pendant les quatre derniers siècles.
- T. XL-XLI : Études historiques et biographiques. (Le cardinal Consalvi. — Savonarole. — Philippe Strozzi et Côme de Médicis. — Don Carlos.)
- T. XLII : Contributions à l'histoire de Venise.
- T. XLIII-XLIV : La Serbie et la Turquie au xix^e siècle.
- T. XLV : Origine et débuts des guerres de la Révolution, 1791-1792.
- T. XLVI-XLVIII : Hardenberg et l'histoire de Prusse, de 1793 à 1813.

Extrait de la *Revue historique*.

(Les tirages à part ne peuvent être mis en vente.)